

neront les trésors les plus grands, les plus enviables de la terre : la foi, la paix, le bonheur.

Diégo saisit le livre avec reconnaissance, et baisa la main du prêtre avec effusion.

L'abbé Juan avait repris sa place,

—Roch ! dit-il en appelant le sacristain.

Roch fit quelques pas en avant, sans proférer une parole.

—En attendant, continua le prêtre, que le ciel me permette d'unir ces deux enfants par les liens sacrés du mariage, je veux que leur amour soit pur de toute hypocrisie. Ils sont dignes l'un de l'autre. Pourquoi se cacher aux yeux du monde ? Non, je veux au contraire que le monde sache dès aujourd'hui qu'ils ont échangé devant moi leurs promesses et leur foi.

Marie et Diégo le regardaient avec surprise.

—Il le faut, mes enfants. Mon devoir me le commande. Tout autre conduite serait coupable aux yeux de Dieu et justifierait les sarcasmes des méchants.

Et s'adressant de nouveau au sacristain, qui demeurait immobile comme s'il eût été pétrifié.

—Cours à la boutique d'Antonia, demande-lui de ma part une paire de bas rouge pour Marie...

Marie et Diégo eurent une exclamation.

—Laissez-moi faire, reprit l'abbé. Toi, Roch, cours, cours vite.

Le sacristain ne bougea point. Une pâleur affreuse avait envahi ses traits. Il s'était appuyé d'une main sur le dossier d'une chaise, pour ne pas tomber à la renverse. Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

Le curé ne s'aperçut point de ce changement produit par les paroles en apparence si simples qu'il venait d'adresser à Roch. Il ne vit qu'une seule chose, c'est que le sacristain tardait à exécuter ses ordres.

—Tu ne m'entends donc pas ? dit-il avec impatience. Quel singulier garçon ! On le dirait tout déconfit de ce qu'il vient d'apprendre. Comme s'il ne devait pas être le premier à s'en réjouir !

Roch eut un frémissement : il lui sembla qu'un poignard venait de le frapper au cœur. Il se redressa automatiquement et, sans voir ce qu'il avait devant lui, il se précipita dehors, l'air effaré.

—Pauvre diable ! dit le prêtre en le suivant du regard, il est fou de joie !

Si l'abbé Juan eût examiné de plus près le visage du sacristain, il n'eût pas parlé ainsi. S'il l'avait accompagné dans sa course, il l'eût vu, à quelques pas du presbytère, près de la croix de pierre du Calvaire, s'affaisser comme une masse. Il l'eût entendu s'écrier d'une voix qui eût épouvanté le bon vieillard :

—Mon Dieu ! mon Dieu !

En effet, Roch, vaincu par la souffrance morale, était tombé, et la main dans la tête il pleurait.

Il existe à la Chênaie, comme dans la plupart des villages de l'ancien royaume de Léon, une coutume qui remonte on ne sait plus à quelle époque reculée, et qui depuis des siècles est restée en vigueur. Lorsqu'un jeune homme veut demander en mariage une jeune fille, et s'assurer que ses prétentions ne seront repoussées ni par celle-ci ni par ses parents, il va au-devant d'elle, un jour de semaine, au retour du travail, et l'arrêtant au milieu de la route :

—Voisine, dit-il avec l'embarras que crée naturellement la situation, voilà quinze jours que j'en perds le sommeil et l'appétit. Ce matin je me suis dit : quand elle me porterait dans le cœur un coup plus fort que celui que j'y sens déjà, il faut que je parle. Enfin ! quoi ? Je vous aime, et vous ?

A cette brusque déclaration, la jeune monta-

garde devient plus rouge qu'une pomme d'api. Elle baisse les yeux, elle prend son tablier et le roule distraitemment dans ses mains, puis, d'une voix hésitante, mais si bas, si bas qu'on peut à peine l'entendre :

—Que me voulez-vous ? dit-elle. Avez-vous dansé avec moi ?

—Non... mais... je voudrais vous parler dimanche.

—Soit, à dimanche.

—A dimanche.

Ils se séparent et vont chacun de son côté. La nuit porte conseil. Au champ du coq, la jeune fille a pris sa résolution. Si elle est défavorable au prétendant, elle se tait. Si, au contraire, elle incline à mettre sa main dans celle du voisin, elle va trouver sa mère et lui conte ce qui s'est passé ; on discute, on pèse la proposition ; si on l'accepte, la mère sort d'une armoire une paire de bas rouges et les remet à sa fille, en disant :

—Tiens, sois heureuse avec lui, comme je l'ai été avec ton père.

Une fois les bas rouges donnés, le consentement paternel est formel. La jeune fille attend avec impatience l'arrivée du dimanche. Ce jour-là, elle ne sort que pour aller au bal du village.

Le prétendant s'est glissé dans la foule ; il surveille, avec la plus scrupuleuse attention, l'entrée de chacune des villageoises. Quand il voit apparaître celle dont il attend l'arrêt, ses regards se portent tout d'abord sur les bas de la nouvelle arrivée. Si ces bas sont rouges, il se fait un mouvement dans la salle, et toutes les voix chuchotent :

—Fiancée ? Et à qui ?

Le bal commence. Le prétendant laisse passer successivement devant lui tous les autres jeunes gens qui invitent la paysanne aux bas rouges. Autant de demandes, autant de refus. Enfin, le tour du prétendant arrive. La jeune fille sourit et lui tend la main. Toute la Chênaie connaît alors le fiancé. Il est le roi du bal, et les libations se font à ses frais. Le même soir, comme la coutume l'exige, le fiancé se présente au presbytère.

—Monsieur l'abbé, dit-il, Marie ou Juana, ou quel que soit le nom de la fiancée, a, sur ma prière, changé la couleur de ses bas. Je viens vous prier, au nom de mon père, d'arranger l'affaire le plus tôt possible.

—C'est bien ! c'est bien ! répond le prêtre en souriant, revenez demain.

Le paysan baise la main du vieillard et s'en va satisfait. Il sait que le curé ira le lendemain au point du jour demander officiellement la main de la jeune fille pour son paroissien, et qu'en revenant au presbytère, à l'heure convenue, il y trouvera la réponse attendue. A dater de ce jour, les fiancés se rencontrent librement ; mais l'usage veut que la jeune fille ne parle à son prétendu que de sa fenêtre. Un mois se passe ainsi. Un soir, par hasard, le père de la jeune fille et celui du jeune homme se trouvent réunis au pied du même arbre. La conversation s'engage toujours de la même manière :

—Bonsoir, voisin.

—Bonsoir.

—Et la santé ?

—Pas trop mal. Et vous ?

—Bien, merci.

—Que dites-vous de la récolte ?

—Bah ! Couci-couci.

—Votre vache noire est guérie ?

—Oui, Dieu merci.

—Tant mieux.

—Alors, comme nous disions, d'après ce que m'avait assuré monsieur le curé, votre garçon ne déplairait pas à ma fille.

—Il paraît.

—Mais, si vous ne voyez pas d'empêchement à la prendre pour bru, nous pourrions les marier à la Saint-Jean, supposé que l'année soit bonne.

—Marions-les à la Saint-Jean.

—A propos, pour parler d'autre chose, que donnez-vous à votre petite ?

—La petite aura la vigne qui borde la route de Béjar et trois onces d'or bien sonnantes, le jour qu'elle sortira de chez moi pour aller chez elle.

—Moi, je donne à mon garçon le morceau de terre où j'ai planté de l'orge l'an dernier et cinq douros aussi luisants que la patène de l'église. En sorte que, le garçon étant vaillant la fille bonne ménagère, ils feront leur chemin comme nous avons fait le nôtre.

—C'est dit, tope là.

—Tope.

Et les deux paysans se serrent la main à s'écraser les phalanges de tous les doigts.

Le mariage a lieu la nuit de la Saint-Jean. Le sacristain se déhanche pour faire mieux résonner la grosse voix de la cloche de l'église. Les chemins sont jonchés de branches de myrte et de noyer ; on cueille des fleurs à pleines brassées, et l'on en tresse des bouquets que l'on offre à la future.

Au sortir de la messe—car, suivant la coutume espagnole, le mariage religieux a seul force de loi—on se rend en procession à la demeure des nouveaux mariés, où est dressée une grande table couverte de mets. C'est le curé qui prend la tête du cortège. C'est lui aussi qui préside le repas de nocce. Et le prêtre ne laisse point passer cette occasion d'adresser une courte allocution à ses ouailles.

Pendant ce temps, la mariée s'est dérobée à l'assistance, laissant son mari avec les convives. Quand elle rentre dans la salle, elle est accueillie par des hourrahs. Mais elle ne porte plus de bas rouges. Elle les a enfermés dans son armoire, d'où elle espère les retirer dans vingt ans pour sa fille.

IX

LE BAL.

Les musiciens avaient pris place sur l'estrade réservée à l'orchestre. Les premiers coups d'archet avaient annoncé l'ouverture du bal donné en plein air. Paysans et paysannes tournoyaient en rond. Les soldats, mêlés à la fête, se disputaient les danseuses, et les villageoises attendaient à l'envi une invitation du sergent, Robreno.

Tout à coup il se fit un grand silence. Les instruments de musique s'arrêtèrent. Les danseurs restèrent cloués sur place. On eût dit que, par un coup de baguette magique, tous avaient été d'un même signe métamorphosés en statues. Ce qui avait produit ce coup de théâtre, c'était l'arrivée de Marie, que suivaient à quelque distance Roch et le sergent, puis Rafael et Diégo.

—Voyez donc, disait-on de tous côtés, la nièce du curé a des bas rouges.

Et les cous se tendaient, et les yeux s'écarquillaient.

—Impossible ! chuchotaient les uns.

—Vous êtes donc aveugles ? répondait-on aux incrédules.

Tous, au bout d'un moment, étaient forcés de convenir de l'authenticité du fait.

—Mais quel est le fiancé ? ajoutaient les curieux intrigués.

—Si c'était le fils de l'alcade, qui est entré avec elle ? interrogeaient les plus sagaces.

(A suivre.)